

La seconde section examine la contribution des étudiants de Brentano à son programme de recherche scientifique. R. Rollinger se penche sur la réception et l'interprétation de la distinction brentanienne entre psychologie descriptive et psychologie génétique chez Marty. G. Fréchette démontre que les travaux de Meinong (notamment sur les questions de la *Gegenstandstheorie* et de la théorie des relations) s'inscrivent en continuité avec le programme de recherche de Brentano, et ce bien que certaines divergences entre Meinong et son maître puissent faire penser le contraire. W. Miskiewicz examine la contribution de Twardowski, en tant qu'étudiant de Brentano, au développement de la psychologie expérimentale en Pologne. L. Albertazzi s'efforce de montrer que le programme de recherche expérimental de la branche italienne de l'école de Meinong peut être conçu comme un prolongement et un développement de la psychologie descriptive et empirique de Brentano. Enfin, V. Aucouturier se propose de confronter la métapsychologie de Freud aux arguments de Brentano suivant lesquels il ne peut y avoir de conscience inconsciente.

La dernière section de l'ouvrage porte sur les rapports entre l'école brentanienne et certaines figures marquantes de l'histoire de la psychologie. R. Martinelli confronte les théories respectives de Brentano et de Stumpf sur le problème de l'intensité des états psychiques. S. Plaud examine les points de rapprochement et de divergence entre les théories et les approches respectives de Brentano et de Mach. F. Toccafondi se propose d'étudier la réception du problème brentanien des relations entre psychologie empirique et physiologie chez Stumpf, de même que l'influence qu'auraient exercée Mach et (surtout) Hering sur l'interprétation stumpfienne de ce problème. Enfin, D. Seron procède à une analyse de la critique adressée par Titchener à l'intentionnalisme brentanien et fait valoir la pertinence de cette critique pour la philosophie de l'esprit contemporaine.

Soulignons que le grand mérite de cet ouvrage est de combler un certain manque dans la littérature concernant le programme scientifique de Brentano et de son école, de même que la nature de ses relations avec la psychologie du tournant du XX^e siècle.

Denis COURVILLE

Martin Rodan, *Camus et l'Antiquité*, Berne, Peter Lang, 2014, 261 p., 72,20 €.

Quels sont les rapports entre Camus et l'Antiquité ? Question déroutante au sujet de cet Africain, puisque rien ne la justifie sinon un choix en apparence arbitraire, reposant sur la seule admiration. Camus ne disait-il pas : « La grande œuvre finit par confondre tous les juges » ! Selon la thèse soutenue, l'Antiquité gréco-latine serait la patrie natale du corpus camusien, et opérer une remontée aux penseurs et artistes des époques antérieures permettrait d'en dévoiler les lignes créatrices. L'Antiquité dont il est question est celle de la culture occidentale que le « pied-noir » considère comme héritière des traditions judaïques et helléniques.

Une telle relecture des thèmes propres à Camus (le bonheur, l'absurde, la révolte, la mesure, le nihilisme, la liberté, la création artistique) soulève des problèmes de méthode. Comment établir le pont entre la pensée vivante des Anciens et l'auteur moderne ? L'exégète renoncera à recenser les renvois aux textes antiques, ce qui serait purement formel, de même qu'il

serait insuffisant de repérer les influences ou inspirations d'auteurs, chemin douteux qui conduirait à des rapprochements artificiels. La méthodologie à l'œuvre insiste sur la réappropriation des idées, des concepts présents dans les œuvres gréco-latines qui autorise la saisie de la symbiose architectonique et organique de la pensée de Camus. Et c'est cette dialectique constante entre le terreau antique et la construction d'une réflexion que met en lumière M. Rodan pour conduire son analyse, en citant les écrits fondateurs, en montrant comment Camus s'est forgé une spécificité créatrice, en mettant en œuvre une lecture originale en vue d'en approfondir la dimension proprement antique.

Mais est-il si sûr que la pensée gréco-latine, et surtout la culture grecque, constituent le socle qui aurait fécondé la pensée de Camus ? La civilisation grecque n'est-elle pas pour lui une contrée fantasmagorique, un espace mythique, une Grèce imaginée à partir des paysages de Kabylie plutôt qu'un authentique support de sa formation intellectuelle ? La Méditerranée qui nourrit Camus n'est pas tant la Grèce qu'Athènes, ce que l'essai *Noces à Tipasa* dénonce comme le signe de l'indigence de ceux qui ont recours aux mythes ! Quand il expose les trois cycles de son œuvre : Sisyphes et l'absurde ; Prométhée et la révolte ; Némésis et la mesure, se défendant d'être un écrivain et un philosophe, il se pense et se déclare créateur de mythes et non inspiré par eux : « Je ne suis pas un romancier au sens où on l'entend. Mais plutôt un artiste qui crée des mythes à la mesure de sa passion et de son angoisse. » Et si, à chaque moment de sa vie et de sa pensée, Camus, comme le montre bien M. Rodan, se réfère à la Grèce, encore faut-il relever que cette Grèce n'est pas celle du concept comme chez Husserl ou Heidegger, ni celle de l'abstraction et de la raison, mais celle de la vie et des paysages de cyprès, des chapelets de piments, de la montagne et des fleurs. Le monde méditerranéen, cette « patrie de l'âme », s'avère plus une ouverture vers l'Orient qu'une réouverture sur l'Occident comme le croit M. Rodan. Certes, si la terre camusienne n'est pas Rome, la culture romaine, elle, ne se restreint pas à la Grèce occidentale, elle rejoint les mouvements de pensée orientaux car, lieu international traversé par tous les courants, la Méditerranée est, de tous les milieux, le seul peut-être qui cristallise la profondeur et la diversité de la pensée créatrice de mythes. Quant au centre de la Grèce orientale, il s'agit moins de l'Athènes antique que d'Ithaque, c'est-à-dire la fidélité, l'audace, la lucidité de l'action, et la générosité de celui qui sait.

Soucieux de restituer toutes les nuances d'une pensée insaisissable qui semble prendre plaisir à se mettre en contradiction avec elle-même, cet écrit dense et bien informé, conduit avec autant de clarté que le permet le sujet, apparaît comme une contribution décisive aux études sur Camus.

Robert TIRVAUDEY

Louise Ferté, Aurore Jacquard et Patrice Vermeren (dir.), *La Formation de Georges Canguilhem. Un entre-deux-guerres philosophique*, Paris, Hermann, coll. « Philosophie », 2013, 374 p., 30 €.

Le titre de cet ouvrage résonne de manières multiples. L'Avant-propos indique clairement l'enjeu : « aller au-delà, ou plutôt en deçà, de l'épistémologie et de l'historien des sciences » (p. 6), afin de mettre au jour la « pluralité de commencements » d'une grande pensée. Écho à ce que Canguilhem